



Traduire et éditer de la littérature arabe en hébreu :  
le mur de la séparation culturelle peut-il être fissuré ?

# Andalus

## à livres ouverts

PAR YAËL LERER

Traduit de l'hébreu par Yaël Dagan, Joelle Marelli

Je me réjouis de trouver un jeune homme aussi sage et m'étonne qu'il se puisse trouver quelqu'un qui, né parmi les illettrés, et cependant avide de connaissances et habile dans la langue arabe, laquelle n'est sans nul doute que de l'hébreu un peu refondu.

Maïmonide, extrait d'une lettre à Samuel Ibn Tibon, traducteur du « Guide des égarés » de l'arabe vers l'hébreu.

Imaginons une extra-terrestre qui débarquerait entre la Méditerranée et le Jourdain, dans ce pays dont les seules frontières internationales, aujourd'hui encore, sont celles de la Palestine mandataire et qui, depuis quarante ans, se trouve sous le seul contrôle israélien. Cette visiteuse, à



condition de ne pas porter des lunettes déformantes, verrait bien que près de la moitié de la population vivant dans cette contrée est arabe palestinienne. Quant à l'autre partie de la population, juive israélienne, près de la moitié a l'arabe pour langue maternelle ou est issue de parents ayant l'arabe pour langue maternelle. Et même si notre visiteuse tenait à distinguer – suivant les usages statistiques, universitaires et médiatiques israéliens – les *citoyens* israéliens (majoritairement juifs avec une minorité de 20% environ d'Arabes palestiniens) des *sujets* palestiniens sous occupation (dans la bande de Gaza et en Cis-jordanie), elle s'apercevrait que là encore, la majorité des citoyens israéliens à proprement parler a la culture arabe pour culture d'origine. Notre invitée remarquerait naturellement qu'Israël se situe au cœur du monde arabe, et qu'il a pour voisins des pays arabes.

Curieuse de découvrir la culture locale, notre voyageuse se rend alors dans plusieurs librairies croisées sur son chemin. Elle s'attend à y trouver des livres en arabe et en hébreu – les langues locales, l'une et l'autre considérées comme *langues officielles* de l'État d'Israël. Dans la première librairie : uniquement des livres en hébreu. Dans la deuxième, quelques rayons proposent également des livres en anglais. La troisième est une librairie russophone. « Ici il n'y a pas d'Arabes, ici on ne parle pas l'arabe, lui dit-on, vous êtes à Tel-Aviv ». La touriste qui a déjà visité Paris et Londres, Rome et Berlin, Moscou, Nairobi, Johannesburg et Buenos Aires est un peu surprise. « Une ville sans Arabes ? Ici ? Au milieu d'un pays arabe ? »

C'est alors qu'elle rencontre une amie arrivée avec elle de la planète lointaine. L'amie n'observe pas la réalité mais ses représentations. À la télévision, elle suit les émissions d'actualité et les journaux télévisés. De même,



elle lit tous les jours les articles d'opinion dans la presse, notamment dans le journal *Haaretz*. Elle va au théâtre et à l'opéra, assiste à quelques réunions de professeurs d'université, elle s'invite dans les bureaux de rédaction de journaux sans oublier de rencontrer quelques hauts fonctionnaires. Enfin, elle passe de longues heures entre les rayons des librairies. « *Qu'y a-t-il de si étonnant?* dit-elle. *Ne sommes-nous pas dans un pays européen dont la majorité est composée d'hommes laïcs, aisés et d'origine ashkénaze? Ce sont eux que l'on voit et entend, et dans les librairies, il n'y a guère que des rayons entiers de livres écrits par eux, sans compter les milliers de traductions de l'anglais, du français, de l'espagnol et du russe* ». Troublée, notre visiteuse ne parvient pas à convaincre son amie que des hommes juifs, ashkénazes et laïcs constituent moins d'un dixième des habitants du pays et qu'Israël ne se trouve pas au cœur de l'Europe.

C'est au sein de cette réalité-là qu'*Andalus* a vu le jour. Mais quand je pris l'initiative de créer une maison d'édition spécialisée dans la traduction de livres de l'arabe vers l'hébreu, certaines failles semblaient venir contester ce système. C'était fin 1999, peu de temps avant le début de la seconde Intifada, et malgré mes positions critiques à l'égard de ce qu'on appelle «le processus de paix» (suite aux accords d'Oslo), je ne pouvais résister à un certain optimisme, preuve que dans ma propre structure mentale je n'avais pas intégré cette critique.

D'importants intellectuels palestiniens comme Edward Saïd (décédé depuis) et Azmi Bishara ainsi que d'autres critiques de gauche craignaient à l'époque que le processus d'Oslo ne conduise à la création de bantoustans et à l'installation d'un régime d'Apartheid. Mais, bien que la politique de bouclage des Territoires ait commencé dès 1991 (entraînant la suppression de la présence arabe, tant physique que symbolique, de l'espace public de Tel-Aviv), même les sceptiques d'Oslo ne pouvaient imaginer la réalité que nous connaissons aujourd'hui, de murs en construction et de séparation quasi-étanche entre Juifs et Arabes. Beaucoup croyaient cette situation temporaire, espérant que ce qui l'emporterait serait malgré tout une sorte de processus conduisant au compromis historique et à la paix. Et même si le mot *paix* s'était déjà vidé des principes de respect des droits, de justice et d'égalité, il semblait signifier encore au moins réconciliation, entente et cohabitation.

Et pendant ces folles années d'Oslo, parallèlement à l'accroissement des colonies et à la construction de routes de contournement, une vaste activité israélo-palestinienne se mit à exister, soit dans le cadre des nombreux

programmes *people to people*, ou dans le cadre de projets à financement européen, américain et japonais, voués à «jeter un pont entre les peuples». L'idéologie sioniste et ashkénaze voyant en Israël une extension de l'Europe semblait faiblir : la présence dans l'espace public de deux groupes dominés et opprimés – les Palestiniens citoyens d'Israël et les Juifs orientaux (originaire des pays arabes en grande majorité) – se modifiait. Pour la première fois, on entendait de la musique arabe (et «orientale») dans les lieux de «haute culture». Si, dans les années 1980, on ne trouvait les cassettes d'Oum Koulthoum qu'à Jaffa et dans les quartiers des juifs d'origine irakienne de Tel-Aviv ou de Ramat-Gan, à la décennie suivante déjà, on trouvait ses disques chez n'importe quel succursale de *Tower Records*, tandis que les élites culturelles fredonnaient «*Enta Omri*» dans les rues de Tel-Aviv.

Notre déclaration d'intentions de 1999 était ambitieuse, voire présomptueuse :

«*Andalus* est une nouvelle maison d'édition essentiellement spécialisée dans la traduction de la littérature et de la pensée arabe vers l'hébreu. À la fois langue et lieu, *Andalus* («Andalousie») est l'âge d'or de la culture juive et arabe, musulmane et juive. Une période où la culture hébraïque fut influencée de la culture arabe qu'elle influença à son tour. Une époque où les plus grands penseurs, écrivains et poètes juifs et arabes, judéo arabes, produisirent leurs œuvres.

En dépit de la situation géographique d'Israël, le lecteur hébreophone n'est guère en contact avec la culture arabe, encore moins avec sa littérature et sa philosophie. Le nombre de traductions disponibles est dérisoire et reflète un choix arbitraire, surtout si on le compare à la masse de livres traduits d'autres langues, essentiellement européennes. Ainsi, depuis les années 1930, moins de quarante titres ont été traduits de l'arabe vers l'hébreu, tandis que 300 ouvrages traduits du français, pour ne prendre qu'un exemple, sont disponibles. *Andalus* souhaite contribuer à combler cette lacune grâce à un travail de traduction touchant à de vastes aspects de la culture arabe dans les domaines de la littérature et de la philosophie, sans négliger aucun genre : littérature classique et moderne, textes documentaires, poésie, dramaturgie, essai et critique. Le contact avec la littérature arabe, outre son intérêt général évident, est avant tout une occasion pour le lecteur hébreophone d'avoir accès à un patrimoine artistique de qualité dont il est actuellement privé.



Nous espérons que l'activité d'*Andalus* suscitera de la curiosité pour la culture arabe chez les Israéliens, et qu'elle encouragera d'autres éditeurs à nous rejoindre dans cette importante entreprise consistant à combler l'immense lacune dans le domaine de la traduction de l'arabe ».

Nous avons commencé à rechercher des traducteurs et des rédacteurs. L'artiste palestinien Sharif Waked, créateur des couvertures de tous nos livres, fut notre principal partenaire dans l'élaboration et la consolidation d'une première liste de titres. Nous nous sommes adressés à tous les spécialistes reconnus pour demander aide et conseil. Notre première liste de titres comptait dix romans et ambitionnait d'offrir au lecteur israélien l'occasion de « goûter » à la variété de la littérature arabe contemporaine à travers une large palette comportant des auteurs, hommes et femmes, venant de différents pays et usant de styles divers. Dans notre volonté de faire d'*Andalus* une maison indépendante et non tributaire des subventions publiques, le roman – seul genre littéraire capable de s'autofinancer en Israël, sinon de faire des bénéfices – semblait garantir un minimum de viabilité commerciale. Mais en mars 2000 le ministre de l'Éducation nationale de l'époque, Yossi Sarid, annonça l'introduction de deux poèmes du poète palestinien Mahmoud Darwich au programme de littérature des lycées. Ces deux poèmes qui, selon les mots de Sarid, n'étaient pas *politiques* mais *lyriques*, ne furent en réalité seulement insérés que dans une longue liste facultative comportant des dizaines de poèmes traduits de nombreuses langues, parmi lesquels le professeur de littérature pouvait choisir dix poèmes. Ils n'étaient pas inscrits, Dieu nous en garde!, parmi les textes obligatoires du programme. Ce qui n'empêcha pas la décision ministérielle de provoquer un scandale. Chacun, journaliste, universitaire ou député, avait son avis sur la question. Le Premier ministre de l'époque, Ehud Barak déclara : « *la société israélienne n'est pas encore mûre pour étudier les poèmes de Darwich* ». La professeure Zohar Shavit, chargée de préparer au même moment une déclaration solennelle pour le ministre de la culture, Matan Vilnai, renchérit : « *avant de nous inquiéter de ce que les enfants d'Israël connaissent Mahmoud Darwich et Sami Michael, qui certes méritent d'être connus d'eux, il serait bon qu'ils connaissent le patrimoine culturel israélien, de Bialik à Yehuda Amichai en passant par Agnon* ». Et alors que la polémique s'enflammait, il n'y avait pas un livre du grand poète palestinien disponible en librairie.

Le premier traducteur contacté fut Muhammad Hamza Ghaneim, prématurément décédé par la suite. Ghaneim avait consacré sa vie à traduire l'arabe et l'hébreu, dans les deux sens. Collaborateur très actif d'*Andalus*, il traduisit trois recueils de Mahmoud Darwich (*Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?*, *État de siège*, *Murale*) ainsi que le roman *Histoire de Zahra* de Hanan El-Cheikh. Au moment de « l'Affaire Darwich », Ghaneim me dit : « *J'ai déjà traduit Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude? Édite-le!* » C'est ainsi que, contrairement à nos projets initiaux, notre premier livre publié fut un recueil de poésie. La polémique autour du livre n'avait fait que mettre en évidence la nécessité de traduire la littérature arabe en hébreu, démontrant l'opportunité d'une maison comme la nôtre. Nous avons arrêté le nom de la maison. Sharif Waked a créé un logo et un format pour tous nos livres. Et, au bout de deux mois de travail soutenu, notre premier livre était prêt.

À notre grande surprise, le livre n'a guère suscité de commentaires à sa sortie. Peut-être était-il plus facile de parler de Darwich en l'absence de son texte? Si l'on songe aux passions soulevées par ce débat, le livre fut vendu à relativement peu d'exemplaires. Malgré tout, *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?* est l'un de nos plus grands succès : plus de 1 500 exemplaires déjà vendus, et le livre continue de se vendre : pour un livre de poésie, traduite de surcroît, c'est considérable (peu de poètes s'exprimant en hébreu « vendent » davantage). La plupart des poèmes du recueil portent sur la Nakba et sur l'existence palestinienne d'avant 1948. Il semble que cette « matière » ait un public. L'un de nos lecteurs fut l'ancien Premier ministre Ariel Sharon, un homme de droite. Lors d'une interview au journal *Ma'ariv*, en avril 2005, le journaliste l'interrogea ainsi :

« Avez-vous déjà terminé la lecture de *Fontanelle* de Meir Shalev ?

– Il ne me reste qu'une petite partie. J'ai eu quelques difficultés avec ce livre au début, mais ensuite j'ai découvert que c'est un livre exceptionnel.

– Meir Shalev ne compte pas parmi vos admirateurs...

– Et alors? J'ai aussi lu le livre de Mahmoud Darwich, et même dialogué avec son poème sur le cheval abandonné, et je l'ai envié pour ce rapport qu'ils ont à la terre ».

Avant même la publication du livre, Darwich était conscient des motivations de ses lecteurs israéliens et il s'exprima à de nombreuses reprises



à ce sujet : « j'aurais voulu que les Israéliens me lisent dans le seul but de savourer ma poésie, qu'ils me considèrent ni comme représentant de l'ennemi, ni pour conclure la paix avec moi. Il est encore trop tôt pour une telle lecture ». Néanmoins, Darwich nous a offert les droits de traduction et a même refusé toute rétribution : « le fait de vous être adressée à moi pour me proposer des droits d'auteur va au-delà de ce qui m'a été proposé par vos prédécesseurs. Quand vous commencerez à gagner de l'argent, revenez me voir ». J'ai refusé d'admettre ce qu'il m'offrait. Orgueilleusement, je voulais faire les choses « autrement ». Je croyais que si nous parvenions à faire de l'édition de traductions de l'arabe en hébreu une chose routinière, il s'ensuivrait un accroissement de la demande des lecteurs.

Comme tous les collaborateurs d'Andalus, je partage la position de nombreux intellectuels arabes et palestiniens qui s'opposent à toute « normalisation » avec Israël, autrement dit, qui refusent de considérer comme « normales » les relations entre Israël et ses voisins en négligeant la réalité de l'occupation israélienne. En effet, en ignorant l'occupation, la normalisation ne s'applique pas seulement à Israël mais aussi à l'occupation elle-même ; c'est la normalisation de l'occupation. Désirant une paix fondée sur la justice et l'égalité, j'espère qu'un jour, les rapports entre tous les États dans la région deviendront *normaux* ; et la fin de l'occupation en est la condition indispensable. Cependant, traduire l'arabe en hébreu n'est pas, à mon sens, *normalisation* de l'occupation, mais son contraire. Dans la réalité raciste, où les murs de séparation ne font que s'élever chaque jour un peu plus, le fait même de rendre la langue et la culture arabes présentes dans l'espace hébraïque constitue une forme de résistance.

Notre intention était de suivre des critères strictement littéraires, non dans le but de « rendre les Arabes plus aimables aux yeux des lecteurs juifs-israéliens » (comme l'expliqua, lors d'une table ronde sur ce sujet, un éditeur qui avait dirigé plusieurs traductions de l'arabe, pour justifier ses choix éditoriaux) ni au contraire pour confirmer les croyances des lecteurs juifs concernant « les Arabes ». Nous souhaitions traduire de l'arabe exactement comme on le ferait du français – avec l'autorisation de l'auteur, en fonction de critères littéraires (et non pas « sécuritaires »), et autant que faire se peut – sans orientalisme ni paternalisme.

À notre grand dépit, les écrivains égyptiens que nous avons contactés ne partageaient pas ces vues et refusèrent la traduction de leurs œuvres au motif qu'ils s'opposaient à la normalisation. Ces auteurs évitent systématiquement tout contact avec des Israéliens quels qu'ils soient ; ils ne visitent pas les Territoires occupés et refusent de travailler avec les

Palestiniens. De leur point de vue, la simple demande d'un visa ou le passage de la frontière signifie déjà une « normalisation ». À la suite de mes tentatives de prendre contact, *Andalus* fut l'objet de nombreuses attaques dans la presse du monde arabe.

Mais à ma grande joie, j'ai trouvé dans le monde littéraire arabe de nombreuses personnes qui partageaient mes vues. Mahmoud Darwich, Elias Khoury, Edward Saïd, Mohamed Berrada, Mohamed Choukri et des dizaines d'autres s'en sont pris à nos contradicteurs et ont béni notre initiative. Beaucoup nous ont fait cadeau des droits de traduction pour exprimer leur soutien et leur solidarité et pour participer activement à notre projet. Sans surprise, ce débat n'a pas eu d'écho en Israël. Malheureusement, les Juifs israéliens ne s'intéressent pas à ce que pensent et écrivent les Arabes. Le lecteur de la presse arabe et palestinienne, peut trouver chaque jour une vingtaine d'articles traduits de la presse hébraïque. Le lecteur de la presse israélienne n'y trouvera même pas un seul article en vingt jours.

Darwich avait sans doute raison. La plupart des Israéliens ne s'intéressent pas du tout à la littérature arabe. Un public limité souhaite connaître le point de vue palestinien du conflit, soit dans le but de « connaître l'ennemi » soit, inversement, pour « faire la paix avec lui ». Or la majorité de nos livres ne portent pas sur le conflit israélo-palestinien. *Le Pain nu* de l'écrivain marocain Mohamed Choukri, *Comme un été qui ne reviendra pas* de son compatriote Mohamed Berrada, *Les Noces de Zeyn et autres récits* ainsi que *Bandarchâh* du Soudanais Tayeb Salih, *Le Premier Puits* de Jabra Ibrahim Jabra, *Histoire de Zabra* et *Le cimetière des rêves et autres nouvelles* de Hanan El-Cheikh, et, enfin, *La Pierre du rire* et *Le Laboureur des eaux* de Hoda Barakat, tous ces livres ont bénéficié de critiques très élogieuses tout en étant ignorés par le public (200-500 exemplaires vendus pour chacun).

Les deux romans d'Elias Khoury publiés par Andalus offrent un cas intéressant. *La Porte du soleil* édité chez nous en 2002 traite de la Nakba. Cet excellent roman souvent mentionné dans la presse israélienne avant d'être traduit, attira relativement peu d'attention de la part des critiques après sa parution en hébreu. Malgré cela, plus de 5 000 exemplaires ont déjà été vendus (dont 1 600 offerts dans le cadre d'une donation, aux bibliothèques municipales, où ils sont fréquemment empruntés). C'est le livre d'*Andalus* qui se vend le mieux et il n'y a pas de précédent à un tel succès dans le domaine de la littérature arabe traduite en hébreu.



Encouragés par ce relatif succès, nous avons édité, en 2005, *Yalo* – un autre chef-d’œuvre de Khoury. Comme *La Porte du soleil*, *Yalo* est un chef-d’œuvre traitant de la narration, de l’histoire et de la mémoire, mais cette fois à travers l’histoire d’un prisonnier libanais subissant une enquête policière et des tortures atroces, et sans rapport direct avec notre conflit. Il est vrai qu’un deuxième livre du même auteur n’obtient pas forcément le même succès que le premier, ici pas plus qu’ailleurs. Mais dans le cas de *Yalo*, notre espoir était fondé sur la grande qualité du livre et sur le nombre de ses admirateurs. Le système de diffusion sur place nous soutenait, et à sa sortie, le livre bénéficia d’une grande visibilité dans les vitrines et sur les tables des librairies, y compris dans les grands réseaux. La presse procéda comme s’il s’agissait déjà d’un best-seller : 16 comptes rendus durant le premier mois de parution, tous fort élogieux.

Mais *Yalo* ne s’est vendu qu’à 1 500 exemplaires. Ce n’est pas rien, par rapport à la grande majorité de nos livres qui n’ont pas franchi le cap des 500, mais ce fut une grande déception malgré tout. Si ce sont là les résultats de la vente d’un « best-seller », notre ambition de transformer les orientations du lecteur israélien semble vouée à l’échec, du moins à court terme. Sans doute notre rêve de fonctionner comme une maison d’édition indépendante en nous appuyant sur les ventes n’a-t-il aucun rapport avec la réalité environnante des murs. Nous avons compris que sans soutien financier, la maison ne pourrait pas continuer de fonctionner selon les mêmes principes éditoriaux, et étant donné que ce soutien est presque inexistant, nous avons décidé de ralentir le rythme de parution des nouveaux titres, tout en nous concentrant sur les livres en cours de production et sur la vente des titres déjà existants.

*Andalus* fait tout son possible pour infirmer la thèse ici présentée. Je ne cesse d’examiner les méthodes de travail, le choix de titres, les techniques de diffusion et de marketing, afin de nous améliorer et de progresser. Mais il m’est difficile d’expliquer le décalage entre, d’une part, l’écho positif et les critiques élogieuses reçues par nos livres, le nombre de personnes qui m’ont dit, au cours des dernières années « combien il est important de traduire de la littérature arabe en hébreu », et d’autre part le peu de ventes et l’absence de soutien public. Peut-être la réponse ne réside-t-elle pas uniquement dans ce qu’on a fait (ou n’avons pas fait), mais dans le contexte global. Au cours des dernières sept années, nous avons édité 24 titres dont 18 sont des traductions d’écrivains, hommes et femmes, arabes. Certes nous avons ainsi accru de plus de 50% le nombre de livres traduits de l’arabe, sans pour autant réussir à provoquer une transformation dans

les habitudes du lecteur israélien. Par ailleurs, les traductions de l’arabe publiées pendant la même période par les autres maisons d’édition peuvent se compter sur les doigts d’une seule main.

C’est le moment de retrouver nos deux visiteuses, et de s’étonner avec elles que dans un pays dont la majorité des habitants est de culture arabe, l’arabe soit quasi absent de l’espace public. L’existence même d’une *Andalus* – un lieu de culture judéo-arabe – est hypothétique. « *Chez nous en Andalousie...* » disait Maimonide. Mais combien de Juifs israéliens savent encore que ce dernier a écrit l’essentiel de son œuvre en arabe ?

Il semble parfois que ces murs culturels soient plus hauts, plus anciens et plus enracinés que le mur physique qui se construit à un rythme soutenu. Ces murs-là ne passent pas seulement entre « eux » et « nous » (Ehud Barak disait : « *nous ici, eux là-bas* »); ils passent à l’intérieur de nous-mêmes, parmi nous, nous coupant de notre histoire, de notre culture, et du pays où nous vivons.